

Iva Procházková

# MIS À NUS

UN ÉTÉ À BERLIN

LA MAISON DE LIRE

**MIS À NU**

Iva Procházková

# MIS À NU

## UN ÉTÉ À BERLIN

Traduit de l'allemand  
par Hélène Boisson

LA JOIE DE LIRE  
*depuis 1987* ENC  AGE

- Elle a traversé le village en courant, toute nue.
- Non, pas le village. La prairie.
- J’ai ici le rapport de police. C’est écrit noir sur blanc : « le village ».
- Excusez-moi, monsieur le Proviseur, il doit y avoir un malentendu. Quand ils l’ont vue traverser la prairie, on venait de lui voler ses vêtements.
- Qui donc ? Les policiers ?
- Je n’oserais pas dire ça. Sûrement un petit malin du coin, quelqu’un qui connaît ses habitudes.
- Justement, monsieur Rohan ! Les habitudes de votre fille, vous en conviendrez, sont tout de même un peu bizarres...
- Vous avez raison. Il y en a qui la trouvent bizarre.
- Pas vous ?
- Moi, ma fille, je la comprends très bien. C’est ce que je ne comprends pas que je trouve bizarre.
- Puisque vous la comprenez si bien, expliquez-moi pourquoi elle ne va pas en cours. Au premier semestre, ça lui fait déjà 255 heures d’absence.
- Justifiées, monsieur le Proviseur.
- Inutile de me le rappeler. Je sais que vous lui faites toujours des mots d’excuse. Pourquoi ? Pourquoi tolérez-vous qu’elle sèche les cours ?
- Et pour les notes, comment ça se passe ?
- C’est la meilleure de la classe, malgré toutes ces absences.

— Ce que je vois, c'est que ma fille s'ennuie au lycée. Alors elle n'y va pas.

— On lui a déjà proposé de sauter une classe : elle a refusé.

— Elle m'a dit qu'elle n'en voyait pas l'intérêt.

— Eh bien moi non plus, je ne vois pas l'intérêt de gâcher ainsi ses capacités. Cherchez-lui un établissement pour surdoués. Ça va la motiver. Elle retrouvera le goût d'apprendre, vous verrez.

— Je vais en parler avec elle.

— Et veillez bien à ce qu'elle aille en classe de façon régulière, monsieur Rohan. Vous ne pouvez pas m'écrire que votre fille est au lit avec la grippe alors que la moitié de l'équipe enseignante l'a vue nager dans l'Elbe! Même si moi, je voulais fermer les yeux, je ne pourrais pas. Il faut bien que j'en tire les conséquences qui s'imposent.

— Lesquelles, si je puis me permettre ?

— Avertissement pour le comportement. Si elle ne change pas d'attitude, nous ne la reprendrons pas. C'est un lycée, ici, pas une auberge de jeunesse.

Au crépuscule a succédé la nuit, qui se pose lentement sur tout le paysage et l'enveloppe de son voile obscur. La lune est descendue, et dans le ciel, on peut distinguer la constellation du Cygne. Sylva la repère, sur fond de Voie lactée, à chaque fois qu'elle regarde le ciel nocturne.

Sur ses cils, les gouttes d'eau transforment les étoiles les plus brillantes du Triangle d'été<sup>1</sup> en coups de pinceau dansants, comme

---

1. Constellation visible dans l'hémisphère nord, formée par trois étoiles très brillantes : Véga, Deneb et Altaïr (N.D.A).

dans un tableau de Van Gogh. La nuit est pleine de couleurs intenses.

Le fleuve n'est pas pressé. Il avance, emprisonné entre ses deux berges plates, sans la moindre hâte. Son ardeur printanière est passée depuis longtemps. Sylva non plus ne se hâte vers nulle part. Elle savoure chaque avancée. Qui sait quand l'occasion se représentera? Elle fend la surface de l'eau d'un mouvement de bras très sûr, habitué à une résistance bien plus forte, et savoure l'adhérence familière de l'eau. En mai, il lui fallait encore lutter contre le fleuve ; mais maintenant, ils n'ont plus rien à se prouver, elle et lui. La canicule l'interdit. Impitoyablement, elle absorbe toute l'énergie, elle force la vie à se mettre en mode veille.

Déjà, Sylva est arrivée au rocher. La masse de pierre n'a pas encore refroidi. De la rive lui parvient un parfum de basalte, si puissant qu'il recouvre même l'odeur de la vase. Sylva inspire profondément. Un été de basalte brûlant.

— Alors, ça mord?

— Je laisse tomber, ils ne veulent pas venir!

Les pêcheurs parlent à voix basse, mais leurs voix lui parviennent distinctement, transmises par la surface lisse de l'eau. Dans le noir, la lumière d'une dynamo de vélo s'allume. Elle file dans les buissons, puis s'éloigne sur la piste cyclable. Le grincement du dérailleur mal graissé s'efface lentement dans le silence nocturne. Sylva essaie d'estimer quelle heure il peut être : onze heures, onze heures et demie. Sa mère doit déjà être en train de fumer sa troisième cigarette. La dernière de la journée. Elle passe un dernier coup de fil, envoie le dernier e-mail. Bientôt, elle montera

dans sa voiture et elle partira. Si rien ne l'arrête en route, elle sera là avant l'aurore.

Sylva est bien décidée à attendre son arrivée dehors. Elle reste debout à la lisière de la forêt, sous le gros rocher en forme de croissant, le Sichelfels. Là-bas, on a une vue dégagée sur la route, et on entend de loin le moteur des voitures qui montent de la vallée. Avant que sa mère n'atteigne la maison, Sylva aura le temps de descendre au village. Elle l'a déjà fait d'innombrables fois. Surtout, ne pas manquer les premiers instants de son séjour. Pas seulement pour la voir descendre de voiture ; il faut aussi saisir l'événement avec tous les autres sens. Sylva cherche en elle le souvenir de tous les bruits. D'abord, la portière qui claque. Puis les pas de Maman sur l'allée de graviers. Et enfin, la voix grave qui sort de la pièce avant que la silhouette de Papa n'apparaisse à la fenêtre :

— Tu as fait bon voyage ?

À chaque fois, cette question, c'est sa façon de lui dire bonjour. Les réponses sont plus variées, mais depuis des années, la cérémonie est toujours la même. Les mains de Papa se posent exactement dans le creux juste au-dessus des hanches de Maman. Sylva s'est souvent demandé si ce n'était pas les mains qui avaient peu à peu creusé à cet endroit, comme le fleuve a creusé son lit dans le paysage, entre les deux rives.

— Tu n'as pas roulé trop vite au moins ?

Maman est Sagittaire. Sylva a hérité de son excellent sens de l'orientation, mais pas de son goût pour la vitesse. Le trajet entre Berlin et Ústí nad Labem, anciennement Aussig, sur les bords de l'Elbe, dure cent quarante minutes. Des voyages nocturnes

semblables au vol d'une libellule. Une libellule a-t-elle besoin de faire monter son taux d'adrénaline ? Est-elle douée, elle aussi, d'une faculté de concentration hors du commun ? Est-elle capable de repousser toutes les perceptions indésirables à la marge de son attention pour se fondre avec son but, comme Maman au volant de sa Porsche couleur rubis, quand les chiffres qui dansent sur le compteur ne veulent plus rien dire parce qu'elle atteint un état limite, en dehors du temps et de l'espace ? Une extase. Une libération. Sylva connaît ça aussi, mais elle y arrive autrement. Elle a déjà compris que la liberté peut prendre différentes formes.

C'est maintenant. Un souffle de vent presque imperceptible, qui ne ride même pas la surface de l'eau. Et pourtant, la masse d'air au-dessus du fleuve devient plus vaste. Sylva se retourne sur le dos et lui offre son visage. Elle ne nage plus. Elle se laisse porter en sens inverse par le courant. Le corps juste assez tendu pour sentir en dessous d'elle la colonne d'eau qui la porte. Elle ouvre les bras, laisse l'eau s'échapper entre ses doigts, balance doucement la tête d'avant en arrière, et l'eau lui chatouille les oreilles. Elle pense à ce qu'elle va faire à Berlin. La Spree... Chaque fois qu'elle pense à ce fleuve, elle a la boule au ventre. La Spree, qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'ils en ont fait ? La ville de Berlin l'écrase, l'étrangle, la piétine. Sylva est entrée plusieurs fois dans ses eaux, et jamais elle n'a tiré la moindre force de ce contact. Au contraire, chaque fois, elle en est sortie épuisée. Un lac, ce serait mieux. Nager en eau stagnante n'a rien de bien exaltant, mais quand il fait trop chaud, ça rafraîchit. D'après les prévisions météo, le temps ne devrait pas changer de sitôt. Cet été a déjà battu tous les records.

Depuis des semaines, il n'est pas tombé une seule goutte de pluie. Le niveau de l'Elbe ne cesse de baisser tandis que le mercure, lui, monte toujours plus haut. Même les vieux chênes, les vieux hêtres dont les racines atteignent les nappes d'eau souterraines, perdent lentement leur feuillage.

— Regardez par la fenêtre, leur disait toujours Tabery, le professeur de biologie ; c'était même sa formule préférée. Qu'est-ce que vous voyez ? Un biotope qui s'étend à perte de vue. Les relations réciproques qui unissent chacune de ses composantes – et n'oubliez pas que nous autres, êtres humains, sommes l'une des plus néfastes et des moins fiables de ces composantes – sont influencées par les données hydrogéologiques du cycle de l'eau.

Sylva aimait bien les cours de Tabery. Ces heures-là, elle ne les fuyait pas. Il était capable de répondre à chacune de ses questions. Il était sec, sérieux, inflexible. Il ne faisait pas mine d'avoir de l'humour. Il ne faisait pas non plus de petites blagues ridicules comme le professeur d'anglais : « Mais c'est un jour à sortir les drapeaux ! Mademoiselle Rohanova<sup>2</sup> nous fait un grand honneur aujourd'hui : elle vient nous rendre visite ! »

À chaque phrase qu'il écrivait au tableau, Tabery ne demandait pas lourdement, comme la professeure de maths, si madame l'inspectrice Rohanova ne voyait pas d'objection à faire. Tout ça parce qu'une seule fois, Sylva avait osé lui signaler une erreur qu'elle avait commise dans une équation logarithmique. Tabery, lui, n'avait pas voté pour son exclusion du lycée. Mais il était bien

---

2. En tchèque, les noms de famille s'accordent au masculin et au féminin : la fille de M. (de) Rohan s'appelle donc Rohanova (N.D.T).

le seul. Tous les autres avaient levé la main, et barré le nom de Sylva dans la liste de leurs élèves. Elle s'imaginait aisément leur soulagement. Sans doute qu'en quittant la salle de réunion, ils chantaient intérieurement une marche triomphale, ils avaient envie de danser. Et pourquoi pas ? Enfin, c'en était fini de cette indiscipline inadmissible. Désormais, plus personne ne risquait de sortir du rang et de nuire à la bonne réputation du Lycée de Litoměřice.

— « *Nepasnuj - ralabonne - réputation...* », scandait Sylva à mi-voix.

Ensuite, elle fit quelques mouvements plus rapides. Peu à peu, l'eau devenait agréablement fraîche. Demain matin, ce serait merveilleux. Mais le lendemain, Sylva n'aurait pas le temps de se mettre à l'eau. Sa mère serait pressée, comme toujours, son père insisterait pour qu'on prenne un petit-déjeuner tous ensemble, et cerise sur le gâteau, Filip viendrait sûrement dire au revoir.

— Non, c'est pas vrai ? Sans toi, ici, ce sera le désert ! avait-il dit en apprenant qu'elle avait été acceptée à Meissen<sup>3</sup> et que leurs discussions à la barrière du jardin appartiendraient bientôt au passé. Moi, ici, je vais devenir cinglé !

Il était sincère, mais Sylva ne s'inquiétait pas pour sa santé mentale. Certes, on ne peut pas dire que Filip était tout à fait normal ; mais de là à perdre la raison... Impossible, il maniait bien trop l'ironie pour cela. À ses yeux, le monde entier n'était que paradoxe, le genre humain n'était rien d'autre qu'une branche des vertébrés apparue un jour par hasard sur la Terre.

---

3. Ville allemande proche de la frontière avec la République tchèque, célèbre pour sa manufacture de porcelaine de Saxe (N.D.T).

— Tu vois, au début de l'âge de pierre, une erreur fatale et irréparable s'est produite dans notre évolution, et depuis, elle n'a jamais cessé de s'aggraver, expliquait-il à Sylva. Le fait que notre quantité de matière grise augmente a eu comme effet, hélas, de nous faire prendre conscience de nos faiblesses, et beaucoup d'entre nous prennent ça très à cœur. Ce qui est assez logique. Ceci dit, moi, à choisir, je préférerais être un poisson des profondeurs. Une lamproie.

Sylva s'enfonce sous l'eau de l'Elbe. Elle s'imagine, elle aussi, dans la peau d'une lamproie. Avançant comme une anguille, elle s'efforce de descendre au niveau de conscience d'un organisme primitif ; avec ses lèvres, elle forme une gueule en entonnoir, comme dans les documentaires de la BBC sur les êtres vivants qui peuplent les grands fonds. Mais elle fatigue, l'air commence à manquer. Elle remonte à la surface et prend vite quelques inspirations. Ce jeu n'a rien de très amusant. Elle est qui elle est. Dans son enveloppe corporelle, elle se sent chez elle. Malgré les changements de ces derniers temps. À treize ans, quand elle avait vu des formes féminines apparaître au-dessus de son ventre plat et de ses côtes saillantes, ça lui avait fait plaisir. Il faut dire qu'il était temps. La plupart de ses camarades de classe avaient une bonne longueur d'avance. Mais à mesure que ces métamorphoses de la puberté se poursuivaient, la joie avait fait place à la peur. Sylva observait, méfiante, l'activité volcanique de son corps. En tant qu'habitante des monts de Bohême, elle savait de quoi sont capables les forces de la nature. Elle n'avait qu'à regarder autour d'elle. Le jour de son quinzième anniversaire, elle s'était mise

devant son miroir et avait soumis son apparence à un examen approfondi. Dans un accès impitoyable de clairvoyance, elle s'était fait cette remarque sur ses seins qui pointaient vers le haut et la vallée qui les séparait : aussi spectaculaire que la Porte de Bohême<sup>4</sup>.

— Tu fais déjà du 90 C, non ? lui avait lancé Katerina en cours de sport, l'automne dernier.

Pour Katerina, il ne semblait pas y avoir de meilleur sujet de conversation que les mensurations, celles des hommes comme celles des femmes.

— Attends un peu, tu vas voir que l'an prochain, tu feras du D. Et encore, pas sûr que ça s'arrête là.

Mais sa prophétie ne s'était pas réalisée. Ces derniers mois, Sylva avait encore constaté quelques changements, mais de moindre importance. Ses cheveux, très blonds depuis l'enfance, avaient pris une couleur de miel. Sur son front et autour de son nez, l'acné avait fini par disparaître, et ses épaules, à force de nager, s'étaient élargies : elles faisaient craquer ses vieux chemisiers et ses jolies robes. Ses hanches, au contraire, s'étaient à peine arrondies, et son ventre était resté plutôt plat.

Le courant l'emporte de l'autre côté de la boucle du fleuve. Dès qu'elle aperçoit les contours du clocher de l'église sur le ciel, elle se dirige vers la berge. Elle a remarqué il y a quelque temps que depuis cet endroit, elle atteint sans trop d'efforts les roches plates de sa

---

4. On appelle Porta Bohemica, ou Porte de Bohême, le lieu où l'Elbe fait son entrée dans les montagnes de la Bohême, région de République tchèque où se trouve Prague, la capitale (N.D.A).



maison sans que le courant l'entraîne. Elle dit toujours «maison», même si le mot «ruine» est sans doute plus approprié. Hormis les fondations et un toit effondré, plus rien n'était resté debout depuis les dernières inondations. Son père avait fini par jeter l'éponge, ou en tout cas par changer d'avis. Pourtant, quatre ans plus tôt, avant la catastrophe naturelle qui avait laissé derrière elle ce paysage dévasté où se dressaient de misérables moignons de bâtiments, il se réclamait encore, contre toute raison, de la tradition familiale.

— Mon arrière-grand-père se retournerait dans sa tombe si je laissais la maison tomber en ruines.

Et il avait financé des travaux de rénovation de grande ampleur.

— Ici, ce sont quatre générations de Rohan<sup>5</sup> qui sont venues au monde. Ça veut dire ce que ça veut dire !

Justement, se demandait Sylva, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Ce petit bâtiment au milieu de cette prairie inondable, à l'époque de leurs ancêtres, devait déjà trahir leur pauvreté. À part un pauvre diable, qui aurait placé sa maison dans un lieu aussi exposé ? Ce terrain inondable, personne ne s'était sans doute battu pour l'avoir ; quant aux pierres pour bâtir la maison, l'ancêtre les avait piquées dans la carrière où il travaillait. Dans la famille, ce n'était un secret pour personne. C'était contraire à la loi, étant donné que la carrière appartenait alors au prince de Lobkowicz. Mais l'arrière-grand-père, comme tous les descendants des Hussites<sup>6</sup>, avait une conception toute

---

5. Branche d'une vieille famille de la noblesse bretonne émigrée en Bohême en 1789 (N.D.T).

6. Partisans de la réforme religieuse menée par le théologien de Bohême Jan Hus (1369-1415), brûlé par l'Église catholique pour hérésie (N.D.A).

particulière des lois et de la noblesse. Sylva était certaine que la nuit, au moment où il emportait ces pierres volées dans la carrière, il ne doutait pas le moins du monde d'avoir autant de droits sur elles que le prince lui-même. Ou qui que ce soit d'autre.

— Même si c'était un analphabète, on ne pouvait pas lui faire croire n'importe quoi. Il jugeait toujours qu'il n'y avait qu'une seule loi, et qu'elle était immuable, se souvenait parfois son père. Les montagnes, l'eau et l'air appartiennent à tout le monde, un point c'est tout, disait-il. C'était comme ça quand les hommes ont été créés, et ce sera comme ça jusqu'à ce qu'ils disparaissent !

Sylva tend le bras pour caresser les branches du saule. Elles sont pleines de plumes, de brins de paille, de feuilles pourries et de restes de fleurs, accrochés là depuis le printemps. À cet endroit, la berge n'est pas praticable, elle est envahie par les orties. Sylva se laisse porter quelques mètres plus loin. Alors, enfin, elle se met debout. Elle sent sous ses pieds les galets, la vase douce et veloutée. La pierre plate que Papa a posée sur la berge est encore tiède. En forçant sur les bras, Sylva se hisse dessus et secoue ses cheveux courts. Elle reste assise là quelques secondes, les mollets dans l'eau, à contempler la portion de fleuve qui passe au pied des versants sombres de la montagne. De l'autre côté du fleuve s'élève le grondement sourd du trafic routier qui ne se calme jamais, même la nuit. Sans cette route, le spectacle de la nuit serait encore plus envoûtant.

— C'est magnifique, ici, avait soupiré sa mère quand son père lui avait montré pour la première fois le lieu où il avait passé son enfance. Comme dans les contes de fées !

Sylva ne trouvait pas toujours les formules de sa mère très inspirées, mais cette fois, elle était d'accord. Ce paysage ouvert à perte de vue, les lignes de crêtes fantastiques, les méandres romantiques du fleuve auraient pu servir de décor aux aventures de Tolkien.

— Tu imaginerais vivre ici avec moi? avait demandé son père quelques années plus tard, au moment où il se demandait quoi faire de la maison au bord du fleuve dont il venait d'hériter.

— Jamais! avait répondu Maman sans la moindre hésitation.

— Tu n'as pas remarqué que je traverse une période de crise? lui avait-il rappelé sur un ton de reproche. Calvitie galopante, idéaux qui se font la malle, phobie de la ville qui s'aggrave... Il faut que je puisse respirer.

— Mais moi, j'ai assez d'air, avait répliqué Maman, qui avait neuf ans de moins que lui et débordait d'énergie. Bien assez pour nous deux.

— J'ai besoin de nature, Helga. Berlin me pompe tout mon sang. Cette ville est un vampire.

— J'ai toujours eu un faible pour les vampires.

— Et pourquoi tu ne me l'as pas dit avant notre mariage?

— Et pourquoi tu ne m'as pas dit que toi, tu étais une erreur de la nature?

— Si tu me vois comme une erreur de la nature, je fais mes valises et je pars.

— Tu peux partir, j'ai un boulot à Berlin maintenant!

— Helga!

— Pas besoin de crier, Jakub.

— Alors au lieu de faire ta féministe allemande, reste plutôt aux côtés de ton vieux mari qui t'aime!

— Tu parles d'un vieux... et tu essaies encore de faire le chef!

— Mais réconciliez-vous, vous deux! avait dit Sylva qui déjà, à l'époque, se sentait tenue de s'interposer entre ses parents. Malheureusement, ça ne réussissait que rarement.

Ils ne s'étaient pas réconciliés. À moins que? Sylva y réfléchissait tout en allant chercher dans sa cachette secrète sous un aulne une serviette de bain, et en commençant à se sécher les épaules et la poitrine. Les bouts de ses seins étaient complètement recroquevillés par le long séjour dans l'eau froide. Après tout, peut-être ses parents s'étaient-ils mieux réconciliés que tant d'autres qui connaissent des crises de couple, se dit-elle soudain. Le fait que Maman soit restée à Berlin et que Papa soit parti en République tchèque avait-il sauvé leur histoire? 250 kilomètres, c'était peut-être la distance idéale pour vivre en couple. Surtout quand les deux personnes font le même métier, mais avec une vision totalement différente de la manière dont il faut l'exercer.

Sylva se dirige vers la maison. Elle connaît un sentier qui serpente dans les grands roseaux, elle connaît chaque flaque, chaque caillou un peu traître, elle perçoit l'humidité délicieuse de la terre. Même au plus chaud de l'été, tout près du fleuve, le sol ne devient jamais trop sec, ni poussiéreux. On dirait du pain d'épices. L'odeur aromatique de l'ortie blanche chatouille agréablement le palais, et autour des chevilles s'enroulent les tiges du gratteron. Sylva les arrache d'un revers de main, et de

l'autre, elle maintient la serviette qu'elle s'est enroulée autour du corps.

Depuis ce soir d'automne où ses vêtements ont tout simplement disparu, Sylva ne les laisse plus traîner là. Même la serviette, elle préfère la cacher sous les grosses racines qui sortent du sol, pour que personne ne puisse mettre la main dessus. Aucune envie de recommencer à se battre contre des donneurs de leçons sur ce qui est moral ou ce qui est pervers. Car pour elle, il n'y a aucun doute possible. Se baigner sans maillot de bain fait partie des besoins fondamentaux de l'être humain. C'est une chose si naturelle qu'elle devrait être garantie par la Constitution. Au contraire, ce qui est pervers, c'est de profiter de la nudité de quelqu'un pour l'observer sans son consentement, et à plus forte raison de lui voler ses affaires pour l'obliger à rester nu. Il suffit d'avoir un cerveau en état de marche pour le comprendre, pense Sylva. Mais la police n'a pas compris. Ni le proviseur.

— Pas la même vision de ce qui se fait ou ne se fait pas, avait commenté son père. Voilà d'où viennent la plupart des problèmes que les humains ont avec leurs semblables.

Les fenêtres vides de la maison contemplent l'obscurité, la gouttière au bord du toit ne tient plus que par une seule vis, l'herbe à verrues plonge ses racines au creux des murs. Sylva soulève l'une des quelques planches avec lesquelles son père a symboliquement barricadé l'entrée et se faufile à l'intérieur. L'odeur de la déliquescence lui saute au visage. La Nature a déjà pris possession de la maison. Quatre générations de Rohan – où

sont-ils à présent? Qu'ont-ils laissé derrière eux? De la moisissure sur les murs et une armoire informe, si lourde que les eaux ne l'ont pas fait bouger d'un pouce. Dans les tiroirs, du sable accumulé. Sous le sable, le rêve de son père, celui de sauvegarder la tradition familiale.

Deux ans et demi plus tôt, lorsqu'ils avaient quitté la maison sous une pluie battante, par un après-midi de mars, ils n'avaient pris que ce qui pouvait tenir dans la voiture.

— On l'emporte, ce lave-linge? avait proposé un pompier. Il a l'air tout neuf!

— Au diable le lave-linge! avait dit le père de Sylva. Au diable toute cette foutue maison! Ça fait longtemps que j'aurais dû le comprendre: elle ne m'appartient pas!

— Ah bon? s'étonna le pompier. Mais à qui est-elle, alors?

— Regardez autour de vous, avait rétorqué le père, et vous verrez.

L'homme avait regardé autour de lui. Tout ce qu'il voyait, c'était le fleuve, trop large, sorti de son lit. Avec une impatience joyeuse, l'eau s'approchait de ce bien qui lui appartenait de façon si incontestable.

— Combien de fois avez-vous été inondés? demanda le pompier, compatissant.

Le père haussa les épaules. Il ne voulait pas se retourner. Il était résolu à regarder droit devant lui.

— À partir de maintenant, annonça-t-il avant de s'asseoir dans la voiture, ce toit-là, je le verrai toujours de dehors! Si tant est qu'il reste quelque chose à voir.

Le toit est plus troué qu'une passoire, mais il tient bon. Les branches et les troncs entraînés par l'inondation ont arraché la cheminée et la plupart des tuiles. Les plafonds ont eux aussi disparu. En levant la tête, Sylva voit entre les poutres le ciel étoilé. Elle ouvre l'armoire, en sort son short et son T-shirt et met la serviette à sécher sur la barre de la penderie. L'armoire, c'est son coffre-fort, le refuge de ses trésors. Ils y sont tous, astucieusement cachés. Sur l'étagère du haut, derrière les vieux bouquins tout abîmés, ses réserves de nourriture. En sortant de l'eau, elle a toujours faim. Cette fois encore, elle sort un petit pain du sachet et mord dedans. Tout en mastiquant, elle fouille l'armoire. Dans un coin, derrière le chapeau de Grand-père rongé par les souris, un vieux bol de barbier. Sylva plonge la main dedans. Elle est bien là. La pierre précieuse – le grenat qu'elle a trouvé lors d'une balade au petit village de Podsedice. Son père lui avait proposé de le faire tailler et monter en bague, mais elle avait refusé. Les bagues, elle les perdait toujours. Elle en avait déjà envoyé quatre, au moins, tout au fond de l'Elbe. Depuis, par précaution, elle ne portait plus de bijoux. Mais surtout, la pierre lui plaisait davantage comme elle était – sous sa forme brute. Elle aimait s'imaginer la teinte rouge qui se dissimulait sous la surface rugueuse. Le grenat sommeillait, roulé en boule comme un chat, heureux que personne ne vienne le déranger.

— Après mûre réflexion, lui avait annoncé Filip un beau jour, au tout début de ces vacances, j'en suis venu à la conclusion que je te trouve sexy.

Il faisait lourd et humide, mais l'ombre rafraîchissante du Sichelfels abritait le coteau où ils étaient en train de goûter les cerises pour voir si elles étaient mûres.

— Vraiment? demanda Sylva.

— Disons à 89 %, dit Filip – ce qui suffit à tout gâcher.

Il aurait mieux fait de se taire, de se tourner vers elle et de l'embrasser passionnément. Mais son style irrémédiablement intello et sa peur du ridicule l'en avaient empêché. Lui, se laisser aller à une impulsion, comme ça, sans réfléchir? Déçue, Sylva avait détourné la tête.

— Qu'est-ce qui te plaît, chez moi? avait-elle demandé en cherchant à relancer cette conversation déjà morte et enterrée, dont tout l'intérêt s'était perdu dans ce flot de paroles.

— Il fut un temps où je croyais que c'étaient tes caractères sexuels secondaires. Mais en fait, j'en suis à peu près sûr maintenant: c'est plutôt ta façon de prononcer certaines consonnes. Ce n'est pas exactement un cheveu sur la langue, mais...

Furieuse, Sylva lui avait jeté à la figure la poignée de cerises à moitié mûres qu'elle tenait, avant de s'enfuir en courant. Il ne lui avait pas couru après (ce qui aurait pu rattraper le coup, au moins en partie), mais plus tard dans le mois de juillet, il avait plusieurs fois tenté de remettre le sujet sur le tapis.

— J'ai tout fait louper, c'est ça?

Sylva avait bien vu qu'il cherchait à masquer son manque d'assurance sous un air indifférent. Les 11 % de doute qu'il avait inventés ne devaient pas être si forts que ça, car un jour où ils se disaient au revoir devant la maison, il avait effleuré sa bouche de ses lèvres. Mais seulement après s'être assuré que ça ne la dérangeait pas et que personne ne les regardait. Ce qui avait ôté toute tension émotionnelle à cet acte si innocent et finalement si maladroit. Ce baiser, Sylva l'avait trouvé désagréable – elle l'avait

même essuyé en cachette. S'ils avaient appartenu à une autre espèce, peut-être qu'elle aurait montré les dents.

— Bon, ben alors bonnes vacances. On s'écrit, d'accord? s'était-elle contenté de dire.

Avoir décidé à l'âge de dix-sept ans que la culture était le but ultime de sa vie, lire chaque jour une bonne soixantaine de pages très pointues ne suffisait pas à faire de lui un mâle alpha. Et pourtant (ou peut-être justement pour cette raison?), elle avait décidé de lui donner en souvenir le grenat trouvé à Podsedice. Sa façon habituelle de se débarrasser des gens: offrir des cadeaux quand il n'y a plus rien d'autre à offrir.

Elle se glisse hors de la maison et prend une grande inspiration. Après une odeur de moisissure pareille, même l'air qui stagne au-dessus de la prairie est rafraîchissant. Elle en remplit ses poumons, à la recherche d'indices de pluie. Mais non, rien. Même très loin. Toute l'humidité vient du fleuve. Sylva lui tourne le dos, enfourne les derniers bouts de pain dans sa bouche et court rejoindre la route. Tout à coup, elle sait que son père l'attend. Peu importe la distance: il y a toujours entre eux deux une sorte de connexion sans fil. Parfois, le signal faiblit, mais sans jamais disparaître totalement. À l'époque où elle vivait encore à Berlin avec sa mère, quand son père semblait les avoir complètement abandonnées, elle savait toujours comment il allait. En dépit de l'éloignement, elle détectait parfaitement ce qu'il ressentait. Surtout la solitude.

— Est-ce que ce sera toujours comme ça? avait-elle demandé à sa mère. Nous ici, et Papa à l'étranger?

— Comment ça, «à l'étranger»? Il est rentré chez lui, en République tchèque. Il est tchèque, après tout.

— Et alors? Moi aussi, je suis tchèque.

— À moitié seulement. Puisque de mon côté, tu es allemande. Tu es née à Berlin. En fait, tu es chez toi à moitié ici et à moitié là-bas.

Sylva faisait ses calculs autrement.

— C'est plutôt que j'ai deux «chez-moi». Je pense que je vais vivre tantôt ici, tantôt là-bas. Chacun son tour.

— Je comprends où tu veux en venir, mais les changements permanents, c'est plus difficile que tu ne le penses, l'avait prévenue la psychologue que Sylva consultait régulièrement avec sa mère, avant même d'entrer à l'école primaire. S'adapter à deux systèmes scolaires, à deux langues, deux mentalités... Déjà qu'actuellement, tu as du mal à créer de nouveaux liens... ce changement d'environnement pourrait encore aggraver les choses. Je crains que pour finir, tu ne te sentes complètement coupée en deux.

Sur un point, elle avait raison: ce sentiment d'être différente des autres. Mais l'impression ne venait pas de ses deux nationalités: elle était là depuis que Sylva était toute petite. Les bonnes façons de se comporter entre gens civilisés l'étouffaient. Elle ne faisait rien *comme il faut*. Même en se donnant beaucoup de mal, elle ne saisissait pas ce qu'on attendait d'elle. Elle n'aimait pas être en société. En général, elle partait alors qu'elle aurait préféré rester, elle se taisait quand elle aurait mieux fait de répondre. D'autres fois, elle donnait son avis au mauvais moment, plongeant son entourage dans l'embarras. S'adapter, c'était une vraie torture.

## Iva Procházková

Iva Procházková est née en 1953 en République tchèque. En 1986, elle s'installe en Allemagne. Elle a écrit de nombreux livres, des scénarios de films, et crée également des émissions télévisées pour la jeunesse. En mai 2019, son roman *Le temps des oranges* a été adapté en long métrage par son mari cinéaste, Ivan Pokorný.

### Du même auteur dans la même collection



Darek vit des temps difficiles: une petite sœur handicapée, sa mère morte brutalement et son père au chômage. Mais l'espoir n'est jamais loin. Un ami de son père leur propose de se lancer dans l'élevage de chevaux. Darek commence à soigner les bêtes avec passion. Il découvre l'équitation, se met à rêver de courses et de trophées. Et puis il y a Hanka et son doux parfum...

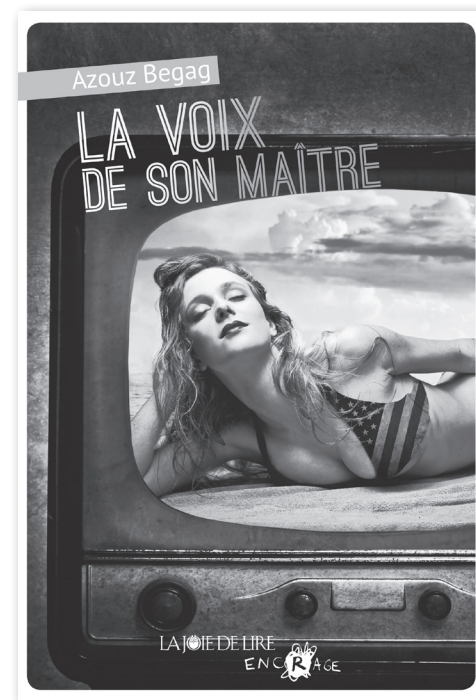
Traduit de l'allemand par Hélène Boisson

Retrouvez d'autres romans de la collection

ENCORAGE



Louise va au lycée, elle adore la poésie, ses amies et son petit frère Rudy. Chaque jour, Louise donne le change mais sa vie n'est pas un long fleuve tranquille. Un beau matin, le père de Louise quitte le navire, laissant sa fille seule aux commandes : faire les courses, le repas, le ménage, vérifier les devoirs du petit frère, sans oublier la piqûre quotidienne pour sa mère gravement malade. Peu à peu, Louise s'enferme dans un rôle qui n'est pas le sien...



Samir Ajaar vit en France avec sa famille mais, depuis tout petit, l'Amérique hante ses rêves, malgré son père qui déteste *li Zamiricains* et ce qu'ils véhiculent comme mensonges à *la Tifizioune*. Un jour, l'occasion d'y séjourner se présente et Samir décide de tout quitter, femme, enfants, copains. Il se retrouve à Los Angeles à enseigner la sociologie sensible à l'Université de Californie. Mais tout n'est pas rose chez l'oncle Sam à la veille de l'élection de Barack Obama, surtout pour un Français musulman parano qui ne se sent nulle part à sa place... Avec humour et tendresse, Azouz Begag nous entraîne dans les déboires de ce chercheur qui se cherche, et ne se trouvera qu'une fois chez lui, à l'ombre de son père.

Les Éditions La Joie de lire bénéficient d'un soutien structurel  
de l'Office fédéral de la culture pour les années 2016-2020.

Les Éditions La Joie de lire bénéficient du soutien  
de la République et canton de Genève.



Nous remercions pour son aide financière à la traduction de ce livre  
le Goethe-Institut fondé par le ministère des Affaires étrangères allemand.



Titre original : *Die Nackten*  
© 2011 S. Fischer Verlag, Frankfurt  
Tous droits réservés pour tous pays

Pour la présente édition en français :  
© Éditions La Joie de lire S.A.  
5 chemin Neuf, CH-1207 Genève  
ISBN: 978-2-88908-499-9  
Dépôt légal: février 2020  
Imprimé en Allemagne

Photographie de couverture : © Pexels/Pixabay  
Mise en page : Pascale Rosier et Christelle Duhil

[www.lajoiedelire.ch](http://www.lajoiedelire.ch)